

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les festivals internationaux L'import-export de la littérature

Francine Bordeleau

Numéro 106, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37386ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (2002). Les festivals internationaux : l'import-export de la littérature. *Lettres québécoises*, (106), 9–12.

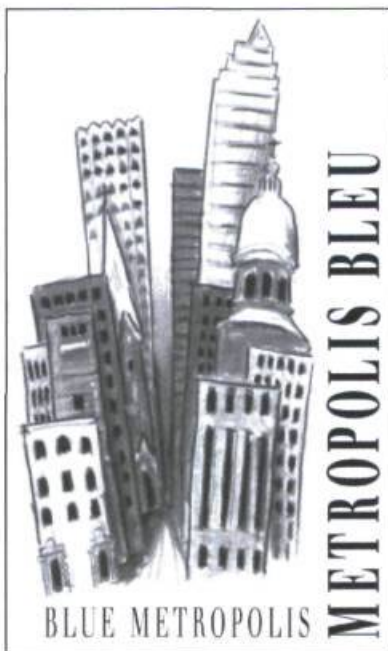
Les festivals internationaux : l'import-export de la littérature

La littérature aussi — et pas seulement le cinéma ou la musique — a ses grandes manifestations à caractère international. Celles-ci jouent simultanément sur plusieurs tableaux : vitrines pour le livre québécois, elles sont en outre des occasions privilégiées d'échanges avec l'étranger, de précieux points de jonction entre les lecteurs et les écrivains, et sans doute un des modes d'exportation de notre littérature les plus conviviaux.

DOSSIER
Francine Bordeleau

SI LES ÉCRIVAINS SEMBLANT AVOIR LA TÊTE DANS LES NUAGES, ils n'en ont pas moins les deux pieds bien sur terre et n'hésitent plus à afficher leur sens des affaires. Ainsi, le Marché francophone de la poésie, dernier-né des événements littéraires québécois à caractère international¹, se présente entre autres comme l'occasion, pour les professionnels du milieu, « de se croiser, d'échanger des points de vue, voire de bâtir de futurs partenariats ». Or, ce terme, *partenariat*, n'est-il pas considéré comme appartenant traditionnellement au monde économique ? Mais Gaston Bellemare, fondateur du désormais célèbre Festival international de la poésie de Trois-Rivières — et patron, il est vrai, de la maison d'édition Écrits des Forges —, soutient un propos similaire. « Il faut être capable d'exporter les livres et l'image des poètes québécois », dit-il.

Le milieu littéraire québécois a mis en selle cinq événements internationaux, dont quatre se déroulent au printemps. La ronde s'ouvre à Montréal au début d'avril avec Metropolis Bleu, instauré en 1999 par la Writer's Union of Canada. Cette année, le festival offrait un éclectique aréopage composé notamment de Susan Sontag, Mavis Gallant, Nancy Huston, Nelly Arcan, Guillaume Vigneault, François Charron, Stanley Péan, Nicole Brossard, Victor-Lévy Beaulieu. En avril également lui succède la Rencontre québécoise internationale des écrivains (RQIE), sous l'égide de l'Académie des lettres du Québec, et bonne doyenne des grandes manifestations littéraires. En mai, le livre et les mots continuent de battre le haut du pavé grâce au Marché francophone de la poésie et au Festival international de



de l'Académie des lettres du Québec. La RQIE, qui célèbre aujourd'hui, en 2002, ses trente ans d'âge, fut longtemps la seule manifestation internationale du milieu littéraire québécois. Dès la première année, 1972, les écrivains étrangers sont d'origines diverses : Israël, Grèce, Yougoslavie, Pologne... En trente ans, ce sont donc des écrivains d'un peu partout qui ont pu donner des échos de la Rencontre et parler de la littérature d'ici. Lieu d'échanges et de réflexion, l'événement est vite devenu, aussi, un lieu de diffusion, peut-être informel mais efficace : c'est grâce aux contacts personnels établis ici que plusieurs écrivains québécois ont été traduits.

La diffusion de notre littérature à l'étranger a connu, et connaît encore, plusieurs ratés. Josée Vincent, rattachée au Groupe de recherche sur l'édition de l'Université de Sherbrooke, a tenté d'en expliquer les raisons dans *Les tribulations du livre québécois en France (1959-1985)*, publié en 1997 par Nuit blanche éditeur. On pourrait en outre examiner quels bénéfices réels tirent nos éditeurs de leur présence obligée aux foires de Francfort ou de Guadalajara, hauts lieux de ventes de droits et d'accords de coédition. « De plus petits événements, comme le nôtre, conviennent d'ailleurs mieux à la poésie, qui touche un marché forcément restreint », dit Stéphane Despatie, responsable de la programmation et membre du conseil d'administration du Marché francophone de la poésie. « Les rencontres qui adviennent à l'occasion du Marché débouchent généralement sur quelque chose », ajoute-t-il.

Cibler son « créneau »

Apparu un beau jour de mai 2000 sur la place Gérard-Godin et en divers autres points de l'avenue du Mont-Royal, le Marché de la poésie ne risquait-il pas de dupliquer indûment le festival de poésie mis sur pied par Gaston Bellemare ? « On voulait doter Montréal d'un événement spécialisé en poésie. Par contre, on ne voulait pas coller trop à la formule récitals ni reprendre la formule des lectures de trois minutes qui est la marque de commerce de Trois-Rivières », dit Stéphane Despatie.

Au Festival international de la poésie — qui, au fait, rayonne maintenant jusqu'à La Tuque —, les poètes investissent les lieux publics de l'heure du

UNEQ
Union des écrivaines et écrivains québécois

la littérature, organisé depuis 1995 par l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ). En septembre enfin, le Festival international de la poésie, qui fut « national » de sa fondation, en 1985, jusqu'en 1990, fait affluer dans la région mauricienne cent cinquante poètes issus des cinq continents.

Ces événements, estiment leurs organisateurs, ont une portée considérable. « La Rencontre a fait connaître notre littérature dans le monde, et non seulement dans la francophonie », affirme ainsi Jean Royer, président

lunch jusqu'à la nuit. Ils déclament en effet pendant trois minutes, puis l'assistance a la parole pendant six minutes.

Il fallait réviser tout le mode de communication avec le public. Les nuits de poésie d'antan, durant lesquelles les poètes récitaient sans arrêt, ne tiendraient plus la route aujourd'hui. Notre formule permet la communication des poètes avec le public, et cette communication est justement l'originalité apportée par le Festival,

dit Gaston Bellemare.

Le Marché de la poésie, lui, érige son chapiteau et ses stands place Gérald-Godin et essaime sur un bon pan de l'avenue du Mont-Royal.

Récitals mais aussi spectacles (à la Maison de la culture Plateau Mont-Royal, au café Porté disparu...) et tables rondes sont à l'ordre du jour. Les festivaliers peuvent rencontrer les poètes, acheter des recueils et compulser les fonds, généralement disparus des librairies, d'éditeurs spécialisés (comme Fata Morgana et José Corti). L'événement, qui soulignait cette année d'une façon particulière le quart de siècle de la maison Triptyque et célébrait la Communauté française de Belgique, se partage par ailleurs entre activités destinées au grand public et d'autres qui s'adressent aux professionnels.

« Le public a le droit d'échanger avec les écrivains. Les écrivains ont par contre droit, aussi, à leur lieu intime d'échanges, à leur laboratoire de réflexion : c'est la Rencontre », dit de son côté Jean Royer.

La RQIE, qui consiste en un huis clos de 35 ou 40 écrivains — dont 10 à 15 étrangers — réunis pendant quelques jours d'avril dans les Laurentides ou à Québec, selon une règle d'alternance annuelle scrupuleusement respectée, propose une formule unique. « Une formule unique au Québec, mais aussi dans le monde », insiste Jean Royer. Ni festival, donc, ni colloque universitaire, mais plutôt « fête amicale et conviviale », la Rencontre n'a en effet pas d'équivalent ailleurs. Chaque rencontre est coiffée d'un thème précis, thème qui, aussi littéraire soit-il, n'est certes pas déconnecté des enjeux sociaux. Ainsi en 1975, Année de la femme, les organisateurs choisissaient « La femme et l'écriture » : cette Rencontre s'avérerait la plus orageuse et la plus mémorable de toutes. En 1976, « Où en sont les littératures nationales ? » reflétait une période d'affirmation identitaire. En 2000, le thème « L'écrivain/e et la guerre » se révélerait prémonitoire.

Au cours de son histoire, l'événement a accueilli Milan Kundera, Julio Cortázar, Antonio Skarmetta, Agota Kristof, Hector Bianciotti, Danilo Kis, Rachid Boujedra, Tahar Ben Jelloun, Jean Echenoz, Annie Saumont, Pierrette Fleutiaux... Cette belle brochette de grands écrivains n'aura pas complètement frustré la convoitise publique puisque certains d'entre eux auront par exemple participé au Salon international du livre de Québec, qui se tient juste après la Rencontre.

Si « la RQIE est l'activité internationale de l'Académie des lettres », résume Jean Royer, le Festival international de la littérature joue un peu ce rôle d'événement de prestige pour l'UNEQ. « L'Union cherchait à faire la promotion de la littérature d'une manière différente, en la mettant en scène, en images, en mouvements. Il s'agissait en somme de provoquer la rencontre de la littérature avec d'autres arts », rappelle Michelle Corbeil, directrice du Festival.

Les activités du Festival sont multiples (causeries, lectures, spectacles, débats, etc.) et peuvent être présentées dans des lieux aussi divers que

l'Agora de la danse, la Cinémathèque québécoise, le Musée d'art contemporain de Montréal, des librairies, des cafés...

Une autre des grandes particularités du Festival, c'est son déploiement à la grandeur du Québec, grâce à des activités organisées par des représentants de l'UNEQ de toutes les régions. En outre, depuis quatre ans, une région est à l'honneur. Cela implique qu'une trentaine d'écrivains et d'artistes de cette région viennent faire des prestations à Montréal,

souligne M^{me} Corbeil. Par ailleurs, en 2001, le Festival célébrait — en une préfiguration de « la paix des braves » ? — la littérature et la culture des Premières-Nations.

Chaque année, l'événement finit par accueillir 150 écrivains et artistes d'ici et d'ailleurs, et attire un public de quelque 6 000 personnes. Le spectacle *La valse aux adieux*, un collage de textes d'Aragon présenté par Jean-Louis Trintignant en 2000, appartient sans contredit aux moments forts du Festival.

Unilingue, bilingue, polyglotte ?

Mais, aussi internationaux soient-ils, les événements littéraires, qui utilisent les mots comme matière première, se heurtent forcément à la question linguistique. C'est qu'on est au Québec ! La RQIE a tranché. « Les échanges se déroulent en français. Nos invités doivent donc impérativement parler français », dit Jean Royer. Le Festival international de la poésie tente par contre, depuis quelques années, l'expérience du multilinguisme. « Le public évolue, il est plus ouvert, et si la plupart des poètes étrangers parlent français, les récitals dans d'autres langues sont permis ! On a eu par exemple des récitals en russe », dit Gaston Bellemare.

Il reste que, avant le lancement de Metropolis Bleu, les grands événements littéraires étaient essentiellement francophones. Cela semblait plutôt incongru pour la Montréalaise Linda Leith et certains de ses collègues de la Writer's Union of Canada. « À Montréal, une part importante de la population parle les deux grandes langues du monde. La ville compte en outre un vaste bassin d'écrivains anglophones », rappelle M^{me} Leith, aujourd'hui directrice artistique et présidente de la fondation Metropolis Bleu. D'où, pour commencer, la tentative d'une manifestation bilingue en collaboration avec l'UNEQ. Ce sera *Write/Pour écrire*. Puis chacun décidera de faire cavalier seul.

Linda Leith est du genre qui voit grand. Elle est fascinée, aussi, par le caractère multiethnique de Montréal. Metropolis Bleu se veut donc, en réalité, « international et multilingue ». Pareille initiative constitue apparemment une première. Ainsi, l'International Festival of Authors de Toronto — l'un des plus célèbres festivals littéraires du monde — n'a rien concédé, en vingt-cinq ans d'existence, au multiculturalisme pourtant de plus en plus avéré de la Ville reine : tout le monde lit et parle en anglais. Les activités du Metropolis Bleu, présentées en français, en anglais, en espagnol, témoignent au contraire d'une réelle ouverture linguistique. « La philosophie du festival est de montrer que plusieurs cultures, que plusieurs langues peuvent communiquer », dit Linda Leith. Étant donné son approche multilingue, Metropolis Bleu se fait fort, aussi, de mettre les traducteurs littéraires — ces traditionnels travailleurs de l'ombre — sous les projecteurs. Le grand public a ainsi la possibilité d'assister à des séances de traduction « en direct » et d'interroger les traducteurs sur leur travail.



Linda Leith



Bruno Roy

Contrairement au Festival international de littérature, Metropolis Bleu réquisitionne un hôtel pendant près d'une semaine (cette année, le Renaissance Montréal) et y présente l'ensemble de ses activités : séances de signature, débats, soirées de poésie, lectures... L'événement accueille une centaine d'écrivains, de traducteurs et d'éditeurs originaires d'une quinzaine de pays, et a attiré en 2001 une assistance de 6 300 personnes au total : « Une réponse que nous considérons comme très bonne, d'autant que ce chiffre représente une augmentation d'environ 40 % par rapport à 2000 », dit M^{me} Leith.

Le prix de l'international

De fait, malgré sa jeunesse, Metropolis Bleu marche plutôt bien merci. Son succès, l'événement le doit sans doute à la qualité de sa programmation et à certains coups d'audace. Ainsi, de Susan Sontag à Catherine Millet (auteure de *La vie sexuelle de Catherine M.*) et Jacques Henric, l'un des couples d'écrivains les plus médiatiques de l'heure, de la grande Néerlandaise Hella S. Haasse à la Canadienne anglaise Jane Urquhart, d'un débat sur la littérature gaie à une causerie sur l'écriture et le sport, les festivaliers ont eu l'embarras du choix.

Mais il y a aussi que l'équipe fondatrice a su s'entourer et se ménager des appuis. Au conseil d'honneur du festival comme aux différents comités brillent des noms qui pèsent lourd : les Greta Chambers, Phyllis Lambert, Robert Rabinovitch, Denise Bombardier, Jean-Claude Germain, pour ne mentionner que ceux-là, exercent en effet, chacun dans sa sphère, un pouvoir considérable. En outre Metropolis Bleu, qui ne se présentait pas comme un concurrent du festival de l'UNEQ mais bien comme un événement différent, a rallié nombre d'écrivains et d'éditeurs francophones. « La grande majorité de nos participants sont d'ailleurs des écrivains québécois francophones », dit Linda Leith. On verra ensuite certains d'entre eux à la Rencontre ou au Festival international de la littérature. De même, des poètes participent à la fois au Marché de la poésie et au Festival international de la poésie. Moralité : la vie des événements dépend fortement du soutien du milieu « naturel », soit les professionnels québécois de la littérature.

L'autre mamelle, c'est évidemment l'argent. La tenue annuelle de Metropolis Bleu, par exemple, requiert un budget de 600 000 \$. « C'est plutôt modeste étant donné notre caractère multilingue », estime Linda Leith. Le Festival international de la poésie fonctionne, lui, avec un budget annuel de 750 000 \$, dont 200 000 \$ proviennent des fonds publics. Le reste est assuré par la commandite privée (en argent, mais aussi en biens et services).

Avant d'être acceptés dans les programmes du Conseil des arts et des lettres du Québec (le CALQ subventionne les festivals, mais pour les écrivains et non pour le fonctionnement) et du Conseil des Arts du Canada (CAC), les événements doivent faire leurs preuves : autrement dit, on n'est pas admis à ces programmes dès la fondation. Ils doivent également démontrer qu'ils ne jouent pas dans les mêmes plates-bandes qu'un autre événement existant. D'où la nécessité que chacun détermine bien sa vocation.

Parce qu'il existe depuis longtemps, le Festival international de la poésie reçoit aujourd'hui du CALQ une subvention de 123 000 \$, montant qu'il a atteint petit à petit. Le Festival international de littérature obtient presque 48 000 \$. Le budget de la RQIE est relié à celui de l'Académie des lettres, subventionnée en conséquence bien que, dit Jean Royer, les organismes publics se soient fait tirer l'oreille certaines années, à cause de la vocation particulière de l'événement (le huis clos entre écrivains). Jeune encore,

Metropolis Bleu reçoit 16 000 \$ du CALQ, une somme qui peut sembler dérisoire mais qui est largement compensée par les apports de Patrimoine Canada, du ministère de l'Éducation, de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et des commanditaires privés, entre autres. Le Marché de la poésie ne reçoit encore rien du CALQ, mais il est subventionné par le CAC et Patrimoine Canada, notamment. Et ne se plaint pas. « Les bailleurs de fonds nous ont réservé plutôt bon accueil », dit Stéphane Despatie.

Ces bailleurs de fonds se partagent les tâches. C'est-à-dire les frais. Le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, les consulats, les ambassades constituent des partenaires indispensables. Eux défraient le coût des billets d'avion et du séjour des écrivains étrangers. Par contre, au regard du budget total des demandeurs, ces organismes fournissent souvent de petits montants — des montants aussi modestes qu'indispensables, cependant — tout en exigeant que soient remplis une tonne de formulaires. Bref, on n'a rien pour rien. Les municipalités et le secteur privé sont également appelés à devenir les « partenaires » de la littérature.

Et ils peuvent répondre avec enthousiasme. Pas vendeuse, la littérature ? Gaston Bellemare, lui, a fait de son festival international un fleuron régional. En Mauricie, et plus particulièrement dans la très industrielle Trois-Rivières, on n'est pas peu fier de mentionner la poésie parmi les attractions touristiques ! Le résultat, c'est que la communauté immédiate, sachant par ailleurs qu'elle y trouvera son compte, met l'épaule à la roue et la main aux petits fours. Le Marché de la poésie, où « tout est allé au delà de nos espérances jusqu'à maintenant », affirme M. Despatie, s'est de son côté allié à l'Association des marchands de l'avenue du Mont-Royal. Moralité : littérature internationale et commerce local font bon ménage, de la commandite de prestige aux canapés offerts par le traiteur du coin tout est bon, les grands événements ont tout intérêt à s'ancrer. Le travail de démarchage, auquel cette personne-orchestre qu'est le directeur ou la directrice artistique consacre pas mal de son temps, s'avérera moins épuisant.



Gaston Bellemare

Par monts, par vaux et par sentiers

Le succès et la pérennité d'un événement tiennent aussi — tout de même ! — à l'étoffe des invités. Les festivals doivent penser au public auquel ils s'adressent, la RQIE doit pour sa part faire en sorte que « tous les écrivains québécois se sentent invités », comme le dit Jean Royer : dans les deux cas, même combat, le dosage et le flair sont de mise.

Par exemple, en ce qui concerne les écrivains québécois, on tient compte de ceux qui ont publié durant l'année, de ceux qui ont remporté des prix : Andrée A. Michaud, dernière lauréate du prix du Gouverneur général, apparaissait donc incontournable pour 2002. Il faut également mettre en rapport les écrivains établis et les valeurs montantes, les vieux et les jeunes...

explique M. Royer.

Tout cela en prenant en considération les thèmes : ainsi, de l'aveu même de M. Royer, l'année 1985, sur « L'humour » — qui n'a fait rire personne — ne fut pas des meilleures. En honorant récemment les Premières-Nations, l'UNEQ a par contre été bien inspirée : le Festival s'accordait à l'air du temps tout en attirant l'attention sur une littérature et une culture que nous-mêmes, compatriotes, ne connaissons guère.

« Chaque année, nous ajoutons des volets que nous espérons importants ou prometteurs », dit Linda Leith. Le renouvellement dans la continuité pour mieux durer : voilà en somme le défi — et le leitmotiv — des grands événements littéraires. Leurs responsables sont aussi des limiers, des pisteurs qui n'hésitent pas à miser sur le confort et la différence à la fois.



Jean Royer

La recette, ou l'équation, de l'international ? Une bonne quantité de vedettes du cru, un nombre suffisant de jeunes aspirants et d'écrivains plus confidentiels, une proportion variable de gros canons étrangers et têtes d'affiche du jour accompagnés de découvertes. La connaissance du milieu littéraire québécois ne suffit pas. Les Bellemare, Leith et consorts voyagent, s'intègrent à des réseaux, soignent leurs contacts avec l'étranger. Se tiennent à l'affût de l'actualité et des tendances, se lient à d'autres festivals. Ont un pied dans la littérature d'aujourd'hui tout en cherchant à mettre l'autre dans ce qui fera la grande littérature de demain. Un Stéphane Despatie se méfie des « poètes d'ambassade » : ces poètes plus ou moins officiels, en tout cas bien branchés sur le pouvoir, que sont prompts à recommander certaines officines. Il préfère glaner, par exemple jusqu'à Moscou, afin d'alimenter le présent mais aussi de préparer l'avenir de son jeune Marché de la poésie.

Les bénéfiques de la mondialisation

« International » mais de taille encore relativement modeste, le Marché de la poésie n'en reçoit pas moins une quinzaine d'étrangers. Et n'a pas eu

de difficulté à instaurer des liens avec des événements similaires dans d'autres pays. Il est vrai que Stéphane Despatie est lui-même poète et que « les poètes se connaissent toujours un peu », dit-il. En outre, certains d'entre eux voyagent passablement et se font en quelque sorte les ambassadeurs d'une poésie québécoise « reconnue comme assez majeure à l'échelle internationale ».

À cet égard, on ne saurait nier le rôle important qu'a joué Gaston Bellemare. Il se targue d'avoir « exporté la formule du Festival ainsi que les poètes », et rien n'est plus véridique. Par exemple, il fait deux récitals internationaux à Paris chaque année, dont un au féminin avec la revue *Arcade*. « Grâce au Festival, les gens d'ici ont entendu des poètes de partout, dit-il. Le caractère international fait aussi que le Festival est un lieu vivant de comparaison des poésies et des poètes, que les poètes eux-mêmes ont accès à une diversité de paysages. »

Face à la littérature mondiale, les Québécois ont perdu leurs complexes, et nos deux premiers grands événements internationaux — la RQIE et le Festival de la poésie — y ont sans doute contribué. « Dans les premiers temps, les écrivains étrangers s'installaient littéralement. Mais les Québécois ont fini par prendre leur place. Je crois que la Rencontre a été fondamentale pour la prise de conscience, et la prise de confiance, des écrivains québécois », dit ainsi Jean Royer.

Changement de perspective : le fait d'inviter des écrivains étrangers n'est plus perçu comme un geste de soumission (on s'agenouille devant les « grands »). Les écrivains québécois voient plutôt là une stimulante occasion d'échanges. Et de confrontation des littératures en effet, mais sans affrontement.

Par ailleurs, lorsqu'ils s'occupent de développer des liens avec l'étranger, les responsables des festivals travaillent aussi pour le Québec. Ainsi, Linda Leith avait pu organiser des lectures, à New York, pour Nicole Brossard, Lise Bissonnette, Ann Charney et Sergio Kokis. L'événement fut malheureusement annulé dans la foulée de la psychose du 11 septembre, mais ce n'est que partie remise. « Notre rôle et notre raison d'être consistent en partie à soutenir la promotion internationale de la littérature québécoise », dit du reste M^{me} Leith.

Pour la promotion, il y a l'industrie et l'État. Il y a aussi l'institution et les grands événements. L'Académie des lettres du Québec (responsable, donc, de la Rencontre) a des contacts avec les autres académies, ce qui contribue forcément à la publicité de la littérature québécoise. Quand nos institutions littéraires sortent, c'est également notre littérature qui sort ! Quant à l'indispensable Gaston Bellemare, récemment admis à l'Académie mondiale de la poésie, située à Vérone, et élu président de la Fédération des festivals internationaux de poésie, il est bien placé pour conclure des ententes avec différents festivals (celui de Mexico, notamment). Lui constate que l'internationalisation des événements mène droit à « des accords de réciprocité sur le plan culturel ».

Cela étant, on se gardera de considérer les grands événements comme la panacée à des problèmes structurels en ce qui concerne l'exportation du livre québécois. Pour l'heure toutefois, faute d'actions cohérentes qui ne sont pas du ressort des écrivains, ces événements constituent une part invitante de la solution.

1. Au Québec, une foule de manifestations mettent de la chair et de l'os sur les mots : les salons du livre, évidemment, et des événements tels le Festival de TROIS et le Festival interculturel du conte de Montréal. Nous reviendrons là-dessus, n'ayez crainte. Pour l'instant, notre propos porte sur les événements littéraires à caractère international, puisque l'espace et la cohérence exigent que l'on circonscrive les objets.

Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, *Voix et Images* est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: n^{OS} 1 à 32 : 5 \$; n^{OS} 33 à 62 : 10 \$; n^{OS} 63 et + : 13 \$ (taxes en sus)

Collection :

Soixante (60) numéros, au prix de 300 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de:

Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale «A»
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747